

Le mouvement psychanalytique

Au début de 1992, je fus invité à la session mensuelle d'un forum multidisciplinaire qui se tient depuis un an à New-York sous ce titre général : Images and Ideas of the Twentieth Century. Ces rencontres regroupent surtout des écrivains et des gens intéressés à divers titres aux arts visuels. Les responsables m'avaient demandé de répondre aux questions suivantes : «Existe-t-il une technique de la psychanalyse ? Est-il vrai que cette technique consiste en un art de l'interprétation ? S'il y a bien une méthode psychanalytique, pouvez-vous la décrire, l'illustrer par quelque image, faire saisir à des non-initiés la parenté de cette méthode avec les modes de pensée produits par ce siècle ?» À cause des réactions nombreuses et imprévues qu'elle a entraînées (réactions que je ne rapporterai pas ici), j'ai cru que mon intervention pourrait intéresser les lecteurs de Trans, même si je sais qu'elle semblera superficielle et trop simpliste à bien des psychanalystes contemporains, habitués qu'ils sont à des thèmes qu'ils jugent plus actuels, et à des standards qu'ils trouvent plus rigoureux. Ce texte, dont on lira ici la première partie, est la version française et remaniée de ma conférence, qui fut prononcée en anglais. La seconde partie sera publiée dans le prochain numéro.

S'il y a une technique de la psychanalyse, elle ne consiste nullement en un « savoir interpréter » qui s'enseignerait ou se transmettrait par je ne sais quel moyen. Interpréter (c'est-à-dire : le projet d'interpréter, le fait d'interpréter, la ou les sciences qui s'y rapportent) ne relève pas en propre de la psychanalyse, procède de moeurs et de traditions que la psychanalyse, pour s'y être intéressée, ne s'est toutefois jamais assimilés. Certes il y a de l'interprétation dans la psychanalyse ; peut-être y a-t-il même une interprétation spécifiquement psychanalytique. Mais cette interprétation est le résultat, le produit, d'une certaine méthode.

Cette méthode n'est pas un procédé thérapeutique. L'ensemble d'une entreprise psychanalytique engendre ou n'engendre pas, selon les cas, certains effets « curatifs », mais ce que nous allons appeler ici sa technique ne peut être examiné, évalué sous cet angle. C'est qu'il y a, au fondement de la psychanalyse, un mode d'observation, une certaine perception, à quoi toute la suite du processus est ordonnée.

La psychanalyse, il faut le dire, c'est assez peu de choses. Ce n'est pas une grande invention de l'humanité. Ce n'est rien de plus qu'une déviation, qu'une diffraction survenue dans un versant de la tradition clinique européenne des XVIII^e et XIX^e siècles, le versant de l'anamnèse. La psychanalyse commence quand Freud se met à s'intéresser non plus seulement à l'anamnèse (c'est-à-dire aux informations qu'on peut recueillir, et au récit qui s'en constitue), mais à la parole qui porte cette procédure, qui la met en acte. La méthode analytique, alors, ce n'était rien d'autre qu'un certain traitement — un traitement nouveau, inédit à l'époque — qu'on faisait subir à la parole.

Si je m'adressais en ce moment à un auditoire de psychanalystes, je m'exposerais sans doute à de grandes difficultés en invoquant ainsi la parole. Ces difficultés seraient de deux ordres, assez diamétralement opposés l'un à l'autre. D'une part je me verrais sans doute confronté à ceux qui, pour des raisons obscures, ont à jamais tourné le dos à cette évidence première : le seul et unique matériau du travail psychanalytique, le seul matériau réel, dont la présence, l'existence, soit incontestable, c'est la parole. Ce fait les rend mal à l'aise, inquiets ; on dirait qu'ils s'en méfient ;

il leur semble qu'il laisse planer sur la psychanalyse un soupçon de légèreté qui la disqualifie au regard de la science. Ils se sentent plus confortables (et pensent que la psychanalyse devient scientifiquement plus crédible) en faisant appel à des notions pourtant aussi incroyablement imaginaires que le self, l'affect, le vécu existentiel, la rencontre clinique, le corps, l'instinct, le conflit, etc.

Il est probable que l'autre partie de mes auditeurs appartiendrait à cette classe d'analystes qui, au contraire des premiers, disent fonder leur pratique sur cette évidence. Je sais que ceux-là m'écouteront d'abord d'une oreille plus sympathique, mais je suis certain que je ne tarderai pas à les décevoir eux aussi. Ils n'accepteraient pas que je démontre, dans les propos qui vont suivre, aussi peu de respect pour le savoir colossal qui s'est accumulé sur la parole en près d'un siècle depuis Freud, savoir auquel la psychanalyse a du reste fourni des contributions fort importantes. Ils comprendraient mal, par exemple, que je ne me soucie pas de reprendre la distinction entre langage, langue et parole, que je n'insiste pas, à la suite de Lacan, sur l'articulation de la parole au désir, que je ne fasse nulle allusion aux sémiotiques non verbales que la parole englobe, etc. Bien sûr, je ne feindrai pas ici d'ignorer ces discours, ni ne pourrai prétendre qu'ils n'existent pas. Je ne vais pas davantage les critiquer, les contester. Mais que vous ne soyez pas analystes me soulage d'un fardeau énorme ; je me sens libre de choisir les termes qui me semblent les plus aptes à cerner d'aussi près que possible ce « matériau » qu'est la parole pour la psychanalyse. Et même si la « définition » qui en émergera n'est pas en parfaite harmonie avec les théories psychanalytiques, j'aurai atteint mon but si je peux ainsi vous rendre sensible ce fondement de la psychanalyse qui est de moins en moins pris en compte par les psychanalystes eux-mêmes.

Je vous donnerai pour commencer un point de référence. J'avais tout d'abord pensé vous demander d'imaginer une mythique séance des origines, où tout serait arrivé pour la première fois, mais je crois préférable de vous renvoyer à une expérience analytique réelle, celle qui est rapportée dans le journal que Freud écrit de l'analyse de L'Homme aux rats. On pourrait dire de cette cure qu'elle est à la fois classique, et à la fois totalement différente de la psychanalyse telle que nous la pratiquons de nos

jours ; *L'homme aux rats* est un peu à notre psychanalyse contemporaine ce qu'un film comme le *Faust* de Murnau est au cinéma d'aujourd'hui. Je place *L'homme aux rats* devant vous comme un repère, mais je n'y puiserai pas d'extraits pour illustrer mon propos. Au contraire, c'est ce texte, que je vous lis en ce moment, qui sera illustration : illustration du choc entre ma propre expérience de la psychanalyse et les pensées, les perceptions, voire les émotions qui, pour vous autant que pour moi, insistent et subsistent dans et hors le cadre tracé par Freud dans ses notes de travail.

Comment délimiter, comment circonscrire ce que nous appelons parole dans cette aventure qui commence lorsque le D^r Lehrs s'allonge sur le divan de Freud le 1^{er} octobre 1907 et s'applique à respecter la règle de la « libre association » ? L'idéal serait que nous retenions la réponse la plus simple possible : « la parole, c'est le fait qu'il parle », ou encore « la parole, c'est l'acte par lequel il parle ». Mais ces énoncés ne nous seraient d'aucune utilité, non pas parce qu'ils sont tautologiques, mais parce qu'ils méconnaissent la pluralité des dimensions où se meut la parole, pluralité qui est sa réalité même, la façon singulière dont la parole est réelle. Parler n'est pas un simple fait ni une simple action. Comme la *Puritaine* de Doillon, la parole se donne toujours dans son être entier, mais ne laisse chaque fois d'elle-même à saisir qu'une facette minimale qui recouvre tous ses autres aspects.

Par exemple, si je me réfère au Littré, j'apprends que la parole peut être, successivement, et tout à la fois : 1) une sentence, un mot notable et mémorable ; 2) la Parole (se disant quelquefois pour « le Verbe »), c'est-à-dire une part divine, incréée, qui préexiste ; 3) par atténuation de ces deux premiers sens, un simple mot prononcé ; 4) une suite de mots considérée par rapport aux idées, aux sentiments qu'ils expriment ; 5) la faculté qu'a l'espèce humaine d'exprimer la pensée par le son de la voix ; 6) cette voix articulée ; 7) le ton de cette voix (« parole nette », « parole franche ») ; 8) les expressions considérées en tant qu'elles manifestent un art ; 9) l'éloquence ; 10) l'échange (le pourparler, le dialogue) ; 11) la promesse (l'engagement, la garantie) ; 12) le vain discours, par opposition aux actions, aux choses ; 13) la tromperie ; 14) la séduction ; 15) le mensonge ; etc. On le voit : à supposer qu'on veuille la prendre comme sujet de

connaissance, la parole n'intéresse pas que les neurologues, que les psychologues, que les philologues, que les linguistes, que les juristes, que les sociologues, que les écrivains, que les philosophes... Parler, c'est exercer une fonction physiologique. Parler, c'est articuler des sons de manière à exprimer des idées, des sentiments. Parler, c'est s'inscrire dans un ordre qui préexiste. Parler, c'est se souvenir. Parler, c'est penser. Parler, c'est se distinguer par sa voix. Parler, c'est promettre. Parler, c'est discourir vainement. Parler, c'est mentir. Parler, selon l'étymologie, c'est « parabolier », c'est déplacer, contourner, envelopper.

Par ailleurs, cet événement distinct, discernable, mais pluriel et hétéromorphe, bien qu'il caractérise d'une certaine façon l'existence humaine, n'est jamais réductible aux limites de cette entité psychologique que nous avons appris à nommer « l'individu ». En effet, parler c'est toujours aussi en quelque manière demander, répondre, réagir, invoquer, convoquer, provoquer. Et puis on sait bien que ce qu'on dit et la manière dont on le dit diffère selon ce qu'on a entendu depuis sa naissance, selon les lieux, les circonstances et les interlocuteurs de maintenant, selon qu'on s'interroge ou qu'on prétend enseigner quelque chose, selon qu'on aime ou qu'on hait celui, celle ou ceux à qui l'on parle... La parole — et c'est là son paradoxe, bien qu'étant toujours unique, est aussi la part de l'homme la plus disséminée, la plus impersonnelle, la plus soumise au jeu des influences et des identifications, au poids des contraintes, la part, en somme, qu'il « possède » le moins. Par conséquent, définir la parole dans une entreprise comme *L'homme aux rats* ne veut pas dire s'en tenir aux associations soi-disant « libres » du D^r Lehrs. La parole dans l'analyse de *L'Homme aux rats*, c'est tout autant la réputation de Freud et son influence sur les propos du D^r Lehrs, ce sont les attentes mêmes de Freud, ses obsessions théoriques, chacune de ses interventions, la manière dont les pensées et les sentiments respectifs de Freud et du D^r Lehrs se modifient à mesure qu'ils s'entrecroisent. La question ne se pose même pas de savoir si l'« écoute », si les dires de Freud, et jusqu'à sa présence corporelle peuvent infléchir, façonner en quelque façon cette parole : c'est là une évidence qui s'impose dès la première page du journal écrit par Freud. La parole de *L'homme aux rats*, c'est donc la conjonction d'une parole « Lehrs » et d'une parole « Freud », mais nous n'en concluons pas pour autant qu'elle est le

produit d'un rapport duel. Car tant au pôle « Lehrs » qu'au pôle « Freud », la parole appartient à un réseau qui déborde les individus et leurs rapports réciproques, peu importe qu'on les considère dans leur réalité biologique, ou encore dans ce qu'on appelle « leur expérience personnelle ». Ce fait doit être reconnu si l'on veut avoir de la psychanalyse une perception qui soit objective.

La parole (aussi bien ce que nous en enseigne le Littré que ce que nous en évoque *L'homme aux rats*), nous la comparons à une sphère aux contours irréguliers, très légère, trop grande pour que nous en percevions les limites, une immense boule de papier, d'un papier chiffonné, mais dont le chiffonnement se remodèle, se perpétue sans cesse. Nous n'invoquons pas ici un quelconque infini, car nous croyons, comme Borgès, que l'infini est un concept qui corrompt et altère tous les autres concepts. Nous disons, pour résumer tout ce que nous avons tenté d'exprimer jusqu'à maintenant, que la parole est un mouvement. Elle n'est pas entièrement pensable comme mouvement ; mais le mouvement, comme principe, comme action, comme catégorie, l'exprime dans sa pluralité même.

Comment saisir maintenant, puisque c'est là notre but, cette « technique » proprement psychanalytique, dont nous avons déjà indiqué qu'elle est peu de choses, qu'elle ne se confond pas avec l'acte d'interpréter ? Nous la désignerons d'un terme très simple : elle ne consiste en rien d'autre qu'en un *étalement* de la parole.

Étaler veut d'abord dire : exposer, montrer, offrir au regard. « Libre association » signifie : la parole prise pour elle-même. Les propos, les sens, les messages, la communication ne sont pas abolis dans l'analyse ; Freud ne renonce pas à y reconstruire des récits, à faire des anamnèses ; mais quelque chose, dans la tradition clinique, se trouve désaxé, tordu. Rien de moins compatible avec la rigidité de l'anamnèse médicale que ce discours soi-disant libre, brouillon, souvent incohérent, rempli d'informations superflues dont le médecin n'a que faire. C'est que Freud fut conduit, presque fortuitement, à déplacer son regard du récit sur la parole (« je cessai », dit Freud, « d'accorder crédit aux propos des malades »). Le divan fut, par excellence, le lieu d'exposition de la parole, qui devint, de ce fait,

objet « visible ». Depuis 100 ans les psychanalystes ont mis de l'avant l'« écoute psychanalytique », mais ils ont méconnu en même temps la sollicitation que la libre association adresse au regard. Non pas tant au sens où cette parole fait surgir des images visuelles, ou y renvoie, mais plutôt parce que l'étalement transforme la parole en objet du voir. Foucault a montré, dans *La naissance de la clinique*, comment l'observation clinique — qu'elle s'exerce par le truchement de quelque sens que ce soit (toucher, ouïe, odorat) —, est toujours ordonnée au primat du visible. Qu'on se rappelle le chapitre IV des *Études sur l'hystérie*, où Freud s'efforce de « faire voir » au lecteur le discours de ses malades, et où les « arborescences » le disputent aux « ramifications », aux « chaînes associatives alignées en rang de perles », aux « liasses de souvenirs disposés par paquets superposés ». Dans la psychanalyse du début, la parole, son hétéromorphisme, ses replis innombrables, sont un spectacle. En ce sens, et en ce sens seulement, peut-on dire qu'il y a dans la technique psychanalytique une part « clinique ». La psychanalyse, à ses origines, ne fut pas clinique parce qu'elle tenta d'être une médecine des névroses, mais parce qu'elle porta un regard clinique sur la parole.

Mais il y a autre chose. Étaler, c'est aussi étendre, déplier, déployer. Maintenons l'image de la sphère aux contours irréguliers, comparable à la boule de papier chiffonné, mais de surcroît sphère mouvante, et non entité inerte. Ne considérons, pour un bref instant, que la masse de cette sphère, sans tenir compte de sa mouvance. Certainement, alors, la méthode analytique peut être comparée à une machine à déplier la parole, qui étend toutes ses dimensions sur un seul et même plan, la révèle comme un tissu continu, feuille ou surface unique où les traits, les rides, rendent désormais visibles les rapports, les articulations, les relations entre ces replis internes qui donnaient auparavant à cette sphère son volume, son apparence. La parole ainsi essorée n'a pas de « profondeur » ; elle n'a même pas de revers. Voilà pourquoi analyser, ce n'est jamais traduire d'un ordre à un autre, superposer des sens, décoder un discours en fonction d'une grille sous-jacente. C'est au contraire un strict exercice d'horizontalisation : la parole y défile comme par une fente étroite et les rapports entre ses dimensions deviennent visibles parce qu'ils sont de cette manière sériés, mis en séquence.

Mais il nous est impossible d'ignorer le mouvement. Car ce qui s'étale, ce n'est pas un échantillon inerte dont une bande sonore ou une transcription écrite pourraient nous restituer la substance. Il y a un seul point sur lequel tous les psychanalystes s'entendent : c'est qu'il est impossible de reproduire ce qui se « passe vraiment » dans une séance d'analyse ; aucun compte rendu ne peut en manifester le mouvement singulier.

Nous disons mouvement singulier, car il est certain que la parole, dans l'analyse, n'est nullement identique à la parole « hors analyse ». Tous ceux qui ont l'expérience de l'analyse et qui conservent la faculté de dire les choses avec franchise reconnaissent le caractère insolite, absolument artificiel de la parole en analyse. Nulle part ailleurs on ne parle de cette manière, ni dans le simple échange d'information, ni dans le dialogue, ni dans le monologue, ni dans le débat, ni dans la rencontre amoureuse, ni dans le rapport maître-élève, ni dans la relation médecin-malade, ni dans la confession chrétienne... C'est ainsi parce que l'étalement opère une coupe dans la parole.

La séance, ou même le moment d'analyse, sont des coupes. D'où leur versant artificiel. Mais ce ne sont pas de simples clichés statiques, comme une série de diapositives, qui permettraient de reconstituer abstraitement un mouvement. Ce sont des coupes mobiles d'existence parlante, qui donnent immédiatement de la parole une *image-mouvement*. Non pas donc une parole abstraite perçue à travers la représentation de l'un ou l'autre de ses éléments, mais la parole mouvante, et perçue immédiatement comme telle. Ce concept d'image-mouvement a en quelque sorte traversé notre siècle : introduit par Bergson dans *Matière et mémoire*, il fut ensuite développé par Deleuze dans l'ensemble de ses écrits, plus spécifiquement dans son commentaire de Bergson (*Le bergsonisme*), puis dans sa longue réflexion sur la pensée dans le cinéma (*Cinéma*, tomes 1 et 2). *Matière et mémoire*, écrit en 1896, un an après les *Études sur l'hystérie*, n'était rien d'autre que le constat d'une crise dans les fondements de la psychologie. Bergson y proposait ce concept d'image-mouvement parce qu'il était amené à reconnaître qu'on ne pouvait plus opposer le mouvement comme réalité physique dans le monde extérieur, et l'image comme réalité

psychique dans la conscience. Il serait sans doute très fécond de recenser les facteurs historiques, scientifiques, sociologiques, technologiques qui, à la même date, conduisirent Freud et Bergson, chacun à sa manière, à provoquer un bouleversement dans les assises de tout le discours psychologique. Mais une telle étude déborde largement les moyens dont je dispose.

Je nous replace donc en face de la question dont vous m'avez demandé de débattre : y a-t-il une méthode analytique, en quoi consiste-t-elle, et quel en est l'objet ? Nous pouvons répondre : la psychanalyse est un procédé d'étalement. Son objet, son matériau, nous l'avions tout d'abord identifié à la parole, mais nous voyons maintenant que ce n'est pas tout à fait exact. Il s'agit plutôt d'un certain échantillon de parole, d'une coupe de parole, et d'une coupe mobile.

Nous l'avons déjà dit mais nous pouvons y insister davantage maintenant : considérée du point de vue de sa technique, la psychanalyse ne peut pas être confondue avec une action à visée « thérapeutique ». La psychanalyse n'est pas non plus, en premier lieu, un acte d'interprétation. Elle est d'abord étalement : le nouveau, l'inédit qu'elle met en évidence ne provient que de là.

La pratique la plus absolument contraire à la psychanalyse, ce serait celle où on prescrirait de développer tel thème, ou bien encore où on s'autoriserait à prélever délibérément tel segment plus « significatif » eu égard à une quelconque idée, forme ou structure préexistantes. Par principe, dans ce mouvement étalé en quoi elle consiste, l'analyse ne choisit pas des instants déjà marqués au sceau d'une Idée préalable, déjà signifiés par avance ; au contraire, elle expose l'instant quelconque, laissant à cette exposition le loisir d'engendrer après coup ses propres effets.

C'est l'un des points où le projet de la psychanalyse rencontre (ou croise) celui de la science moderne. Je ne dis pas que la psychanalyse se confond avec la science, ni qu'elle répond à toutes ses exigences ; je ne dis pas non plus qu'elle ait à se subordonner à la science : je dis qu'elle entretient avec elle un certain rapport. La révolution scientifique moderne s'est constituée

de ce qu'on cessa de ramener les faits qu'on observait à des Formes ou à des Idées préexistantes (Éternité, âme, etc.), qu'on renonça à interpréter ces faits comme des instants privilégiés rééditant ou transmutant ces Formes, et qu'on commença plutôt à les rapporter à l'instant quelconque. Voilà pourquoi l'introduction de la méthode analytique a constitué une rupture d'avec les croyances et les savoirs psychologiques (croyances et savoirs qui n'en continuent pas moins de proliférer en cette fin de XX^e siècle, y compris au sein de l'institution psychiatrique, dont les prétentions scientifiques sont pourtant aussi ronflantes qu'elles sont mal fondées). La psychologie tend toujours à proposer une synthèse, une intellection du psychique, le rapportant au fonctionnement d'une entité, d'un appareil, d'un modèle appelé à subir des transformations. À l'inverse, et au lieu d'endosser cette synthèse, la méthode analytique est orientée vers l'événement, le mouvement de la parole ; ce qu'elle isole, dans ce mouvement, c'est l'instant quelconque, qu'elle rend perceptible.

Puisque vous m'avez suggéré d'avoir recours à l'image, j'en proposerai une qui sans doute est déjà familière à plusieurs d'entre vous. L'analogie la plus directe de la coupure entre psychanalyse et psychologie se trouve à mes yeux dans les bouleversements idéologiques qui ont frappé la peinture au début du XIX^e siècle ; la peinture, mais plus encore le statut de cette discipline picturale alors si importante qu'était l'esquisse d'après nature. Brusquement — et pour des raisons que je n'examinerai pas ici —, un saut s'effectua de l'*ébauche* (l'enregistrement d'une réalité déjà façonnée, découpée, « dépeinte » par le projet prévu, établi, d'un futur tableau) à l'*étude* (l'enregistrement d'un visible tel qu'il se donne à percevoir à un moment quelconque, sans qu'il soit tenu compte de la concordance ou de l'affinité de ce moment avec un projet ou une Idée préexistante).

Vous voyez sans peine que l'étalement analytique de la parole se trouve radicalement situé dans l'esprit de l'étude ; plus encore, il est très possible que les déterminations, les conditions d'apparition de l'un et de l'autre soient pour une bonne part identiques. Mais vous voyez tout autant, je le sais, les nombreuses ambiguïtés qui viennent embrouiller cette analogie et la contredire. C'est que les coupures dans les modes de pensée ne sont jamais nettes ni totales ; les manières anciennes persistent concurremment,

en dépit de l'émergence des nouvelles. Ainsi il nous faut bien reconnaître que l'oeuvre de Freud non seulement dans ses chapitres réputés théoriques, mais encore dans les récits cliniques et les commentaires qui en dérivent, comporte aussi un versant synthétique (référence incessante à des « modèles », des « instances », des « stades » évolutifs, à des complexes, des structures — l'Œdipe par exemple, etc.), qui semble s'harmoniser avec une conception psychologique, et qu'on peut en tous cas tenter de tirer de ce côté. Alors, demandez-vous, pourquoi l'étalement de la parole n'eut-il pas un impact plus décisif, plus sensible sur le premier chapitre du discours psychanalytique, en l'occurrence celui qui fut écrit par Freud lui-même ? Et pourquoi, dans tant de chapitres écrits par les psychanalystes contemporains, les effets de cet étalement semblent-ils inexistantes, ou sont-ils du moins totalement imperceptibles ?

À la première question, je répondrai simplement que les pensées nouvelles ne se précisent, ne se définissent que rarement dans leur état primitif, mais que ce sont les progrès qu'elles engendrent qui nous font accommoder notre regard aux potentialités que recelait déjà cet état. Il n'est pas si évident que les « modèles » freudiens, considérés sous cet angle, se laissent enfermer dans une pensée antique.

Quant à la seconde, je l'aborderai en suggérant que cette coupe mobile de parole en quoi consiste la méthode analytique nous est devenue étrangère tout comme un certain cinéma nous est invisible depuis l'invention du parlant. C'est Godard qui l'a maintes fois souligné : une part essentielle du cinéma (c'est-à-dire de ces rapports inédits entre les choses, jamais auparavant vus ni pensés, et que le cinéma muet rendait brusquement évidents) nous est inaccessible depuis que le parlant nous a permis de la masquer en recourant à une rationalité discursive d'avant le cinéma. Si bien qu'il ne nous est plus possible de « voir » ce cinéma au sens propre du terme. Les « vues » animées sont déjà, dans la « raison » qui nous détermine, « commentées », « expliquées », renvoyées aux Idées anciennes dont notre intellection procède. De même, la méthode d'étalement de la parole, noyée sous les strates de grilles interprétatives auxquelles elle sert souvent (et paradoxalement) d'alibi, fait office pour nous de psychanalyse « muette », dont l'évidence nous est de plus en plus lointaine.

Déplaçant une fois de plus l'axe de mon propos, je dirai que l'étalement freudien de la parole fut l'une des rares pratiques qui, dans l'histoire de la pensée, tendit radicalement à substituer « une perception objective » à une « perception subjective ». J'emprunte ici encore à Bergson ; celui-ci distinguait l'une de l'autre de la façon suivante : « —Est subjective une perception où les images varient par rapport à une image centrale et privilégiée ; —Est objective une perception telle qu'elle est dans les choses, où toutes les images varient les unes par rapport aux autres, sur toutes leurs faces et dans toutes leurs parties. »

Cette thèse à la fois simple et extrêmement profonde de Bergson résume en fait l'ambition qui anima son oeuvre : faire émerger le type de pensée nouvelle que l'invention de la science moderne appelle. Cette pensée ne saurait s'accommoder de la distinction éculée entre subjectivation et objectivation, même quand il s'agit d'aborder ce que la tradition a appelé le « fait psychique ». La définition bergsonienne rend pensable, rend énonçable que la technique de la psychanalyse n'a pas pour modèle la perception subjective. La psychanalyse ne consiste pas non plus, ainsi qu'une opinion fausse et néfaste tend présentement à le faire croire, en une oscillation entre « objectivation » et « subjectivation ».

La coupe mobile, la mise à plat en quoi elle consiste n'est pas subjective. Dans son projet, dans son intention foncière, elle est objective, parce que cette mobilité et cet aplatissement instaurent une zone acentrée de pensée, où les dimensions de la parole sont perceptibles les unes par rapport aux autres plutôt que d'être inféodées à un volume, à une Forme moïque qui en commande le sens. L'étalement de la parole nous fait remonter un chemin que le point de vue psychologique nous force à descendre. Au lieu d'aller de l'état acentré vers la perception centrée, il ramène vers cet état acentré, l'état des choses. (À suivre.)

